

Les Deux Vieilles Filles

TOMMASO LANDOLFI

Les Deux Vieilles Filles

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

Le Due Zittelle

CHAPITRE UN

DANS un quartier écoeurant d'une ville elle-même écoeurante à bien des égards, au premier étage d'une maison bourgeoise, deux vieilles filles vivaient avec leur vénérable mère. Le lecteur appréciera que je n'éprouve pas le besoin, impérieux pour tant d'autres, de décrire minutieusement un pareil endroit ! Il y aurait de quoi mettre les nerfs en pelote aux mieux disposés. Un avantage dont je n'ai que faire, aussi essayerai-je de m'en tenir ici aux indications strictement indispensables, ce qui sera déjà trop.

Tout le quartier résonnait de noms de victoires italiennes, telles que Montebello, Castelfidardo etc., et ces rues débouchaient sur une place nommée, comme il se doit, de l'Indépendance, ou bien se déployaient autour d'elle. Pourtant, toute cette gloire était déplacée, pour ne pas dire franchement inconvenante, et n'arrivait pas, de toute manière, à troubler la tranquille, digne et quelque peu somnolente vie des hommes et des choses. En un mot, le long des rues, que de rares voitures et d'aussi rares passants empruntaient, les maisons alternaient avec des murs de jardins d'où dépassait ça et là un avare et poussiéreux feuillage, peut-être

Le Due Zittelle (Les Deux Vieilles Filles) de Tommaso Landolfi a paru pour la première fois en 1945, en Italie, dans *Il Mondo*.

© Editions Allia, Paris, 2009.

d'eucalyptus, ou de tout autre sorte d'eunuque végétal. Car ces jardins appartenait aux nombreux couvents du quartier qui, comme ils jouxtaient les maisons, et pour d'autres raisons plus profondes, répandaient sur celles-ci et à l'intérieur de celles-ci, leur domination et leurs odeurs. Cependant, pour tout dire et de façon expéditive, on respirait dans tout le secteur un vague relent de pingrerie et d'esprit réactionnaire, contrastant avec le nom des rues ; et l'on percevait une réserve quelque peu hypocrite mais aussi, plus assurément, une odeur de bouts de chandelles et de linge sale. Non que la très digne tenue des habitants en souffrit trop, mais un visiteur non averti aurait pu voir ce quartier comme celui où n'habitaient quasiment que des gens en demi-deuil et le visage toujours en sueur. Bref, il pourrait avoir l'impression qu'une impalpable poussière grise s'était déposée sur toutes choses.

Même le langage de ces gens, une espèce de dialecte vaguement faubourien, était mou et quelque peu onctueux : les calembours des boutiquiers allaient jusqu'à la coprolalie, domaine favori des individus en soutane, mais jamais jusqu'à l'obscénité. Quant à la vie dite moderne, elle arrivait ici sous des formes douces, extrêmement familiales et même bigotes. Le

cinéma, justement l'un de ceux que l'on dit "de quartier", n'avait presque jamais besoin de mettre l'écriteau : "interdit aux moins de 16 ans". Pendant les entractes la marmaille et quelques voyous décidaient de s'amuser à embêter, d'un bout de la salle à moitié vide à l'autre, un spectateur isolé, naturellement un petit vieux chauve, rougeaud, à la voix de stentor ; mais quand ce dernier se retournant, étonné et vexé, leur lançait, en prenant à témoin les sièges vides : "Toute la racaille de la rue Calatafimi, bien sûr !" les autres, conciliants, se contentaient de répondre : "Eh oh, ces vieux déplumés, pourquoi qu'y nous cherchent !", et l'affaire s'arrêtait là.

Les deux vieilles filles, que nous appellerons Lilla et Nena (diminutifs fréquents chez les personnes de leur catégorie) vivaient donc à un premier étage, dans un appartement composé d'un certain nombre de pièces exiguës, dont une moitié donnait sur la rue et l'autre sur une misérable cour, du genre de celles où l'on fait sécher les torchons, bat les tapis, etc. et d'où monte à toute heure une triste odeur d'eau de vaisselle. Mais cette cour était ouverte d'un côté et communiquait, notons-le, par un grillage métallique, avec l'un des jardins conventuels auxquels il a été fait allusion ci-dessus. Jardin

dans lequel se trouvait, accolée à l'édifice principal par une simple paroi, une petite chapelle à l'allure de pavillon, qui était évidemment l'église du monastère. Deux eucalyptus, justement, blanchâtres et visqueux, la tenaient à l'ombre, et le jardin, fermé sur les trois autres côtés par de hauts murs, ne s'enorgueillissait d'aucun autre arbre, ou autre sorte de végétal. Un jardin bien mélancolique, en vérité, qui ressemblait plutôt à la cour d'une prison ; à des heures déterminées on pouvait y voir les nonnes se diriger en file silencieuse vers la chapelle, ou en sortir, ou s'arrêter, comme par enchantement, pendant un certain temps.

Quoi qu'il en soit, c'était le paysage habituel des deux vieilles filles qui, pour différentes raisons, comme l'emplacement de la cuisine dans l'appartement et l'obscurité des pièces donnant sur la rue, se tenaient le plus souvent de ce côté-ci de la maison. L'appartement lui-même était meublé avec une certaine recherche, puant le moisi et la médiocrité, comme tant d'autres du même genre : dans la salle à manger des meubles en rotin et des coussins imprimés, dans le "grand salon" (presque toujours fermé) des divans et des fauteuils recouverts de velours vert, et un tapis de table de la même étoffe avec un galon à petites fleurs roses. Car ces femmes,

plutôt pingres, étaient presque riches : nées dans un petit village, situé à l'extrême limite de la province, elles y avaient du bien au soleil.

Lilla et Nena devaient avoir un peu moins de soixante ans. La première, maigre et sèche, la plus douce de caractère et la plus ignorante, pour ne pas dire la plus stupide, souffrait de l'estomac, et aussi un peu des nerfs, portait un pince-nez en or attaché à l'oreille par une chaînette du même métal, et s'aidait en outre d'un face-à-main suspendu à son cou, un face-à-main dont un verre était fendu depuis des années. La seconde souffrait du cœur, mais dans l'ensemble elle se défendait un peu mieux que sa sœur, ce qui se reflétait dans son caractère. Toutes deux étaient toujours vêtues de noir ou en tout cas de couleurs sombres, avec de drôles de casaquins ou des tuniques sans taille, les épaules couvertes d'une courte pèlerine en laine violette ou d'un châle en toile bise ; leurs cheveux, souvent en désordre, avec des mèches raides vers la nuque et les tempes, étaient eux aussi dans les bis, et vaguement roussâtres par suite d'anciennes tentatives de les garder noirs ; et enfin, évidemment, sur leurs visages, entre les ailes du nez et les joues, et parfois aussi dans les rides les plus profondes, stagnait éternellement une épaisse sueur pareille à du suif.

Leur vie avait été, et était encore, mis à part ce que nous allons raconter, à peu près celle que l'on peut imaginer, et ne mérite pas qu'on y dépense trop de paroles. Le cercle de leurs relations comprenait surtout des parents éloignés et très éloignés (car de proches, elles n'en avaient plus) et des voisins, dont elles recevaient de temps à autre les visites, qu'elles leur rendaient toutefois rarement. Parmi ceux-ci il faut au moins citer brièvement un chef de bureau au ministère de l'Agriculture, aux yeux globuleux et à l'haleine fétide, jauni à sa table de travail malgré certaines velléités littéraires de jeunesse. Homme d'une grande véhémence gestuelle et verbale, il aimait à dire (et le répétait souvent) qu'il appelait un chat un chat, et n'hésitait pas à définir son bureau comme "le mollard le plus immonde du crachoir ministériel"; avec cette double amphibologie il entendait sans doute jeter le discrédit sur tout le département.

Un contre-amiral, jaune lui aussi, la moitié de la tête pelée ou desquamée, un long nez mais presque pas de menton, qui lorsqu'il parlait, du nez justement, laissait tomber entre les poils les mots comme des morves (une façon de parler que certains voyous disent "en mouche-chandelle", hypotypose que ces

impudents utilisent aussi pour une autre fonction à peine moins importante que le langage). *Contre-amiral* évoque pour nous de grandioses entreprises, de libres espaces et de lointains pays. Mais hélas, le nôtre n'avait navigué que dans sa prime jeunesse, pour devenir ensuite enseigne de vaisseau de 2^e classe, et le reste de sa carrière, il l'avait fait, lui aussi, au ministère; et c'était désormais un officier craignant Dieu, qui n'imposait plus qu'à ses propres fils, des adolescents longs comme un jour sans pain, des pulls de marin bleus, quelle que soit la saison.

Une demoiselle, sénescence et moustache, au nom de baptême surprenant, qui "savait l'allemand mieux que l'italien", et n'était pas autrement identifiable, par la voix diarrhéique de laquelle les deux vieilles filles avaient forcé-ment dû apprendre quelques courtes phrases dans cette langue, comme : *wie geht's Ihnen ? ; ja, und ? ; ach, wo !* et certaines moins exactes.

Et autres personnes de cet acabit. Auxquelles on peut ajouter, en dehors du cercle immédiat des parents, quelques colocataires particulièrement respectables, par exemple le sénateur du deuxième étage, un cacochyme jadis sous-secrétaire au ministère des Travaux Publics, qui n'avait pourtant jamais mis les pieds chez

les vieilles filles, se contentant de recevoir leur visite deux fois par an ; quelques connaissances occasionnelles ; et puis la couturière, un ou deux fournisseurs, et pour finir, un nombre non négligeable de nonnes, moines, prêtres, diacres et gens de cette sorte, qui venaient pour quêter, mais quelquefois aussi simplement pour converser. Car, est-il besoin de le dire, les deux vieilles filles étaient extrêmement bigotes, chacune suivant son propre caractère, bien sûr.

Quand l'un de ces pâles personnages se présentait à la porte de la maison, les deux sœurs, qui s'étaient précipitées dans l'obscur vestibule, l'accueillaient à grand renfort de bras levés et de hochements de tête, comme si elles ne l'avaient pas vu depuis dix ans, et continuaient à lui faire fête pendant un bon bout de temps, chacune à sa façon : c'est-à-dire, Lilla en émettant des grognements complices, et l'autre des "oh" en trémolo. Ensuite on passait à la salle à manger, ou dans le "grand salon", selon les cas, (et plus souvent encore, comme nous le verrons, dans la chambre à coucher de la vieille maman), et là tout le monde s'asseyait, les mains sur les genoux, puis on servait le café, dûment mélangé à l'orge des champs familiaux. Et commençaient alors les conversations, les "mais comment?", les "ah vraiment?", les "doux

Jésus!", parfois les signes de croix des maîtresses de maison. En effet les visiteurs avaient toujours quelque chose de scandaleux à raconter, quelque chose que les gens pieux et comme il faut ne pouvaient écouter sans frémir et qui déclenchait chez le narrateur, surtout si c'était une femme, un "c'est te dire!" final, qui signifiait à peu près : "tu vois à quel point nous en sommes arrivés, et dans quelle époque calamiteuse nous vivons!" Ou alors la conversation portait sur les faits et gestes des gens de leur village natal, dont les moindres mouvements et les moindres propos, (comme en général tout ce qui se passait là-bas), étaient rapportés aux deux vieilles filles, qui finissaient par en être informées, pour ainsi dire, mieux que les intéressés et avant eux. Et alors, si le visiteur était de la famille et que c'était l'heure du goûter, apparaissait la spécialité dite "œuf joli" originaire, sans aucun doute, de quelque couvent d'Ursulines : c'est-à-dire une sorte d'omelette faite avec une ou plusieurs grandes tranches de pain au milieu desquelles on met l'œuf cru de telle sorte qu'il ne soit plus qu'un mince voile sur la mie, et qu'un seul suffice à faire deux "œufs jolis".

Mais le lecteur s'est certainement déjà fait son idée et me dispense volontiers d'ajouter d'autres touches à ce fidèle tableau.